

765

Sächsische

2	A
---	---

9892

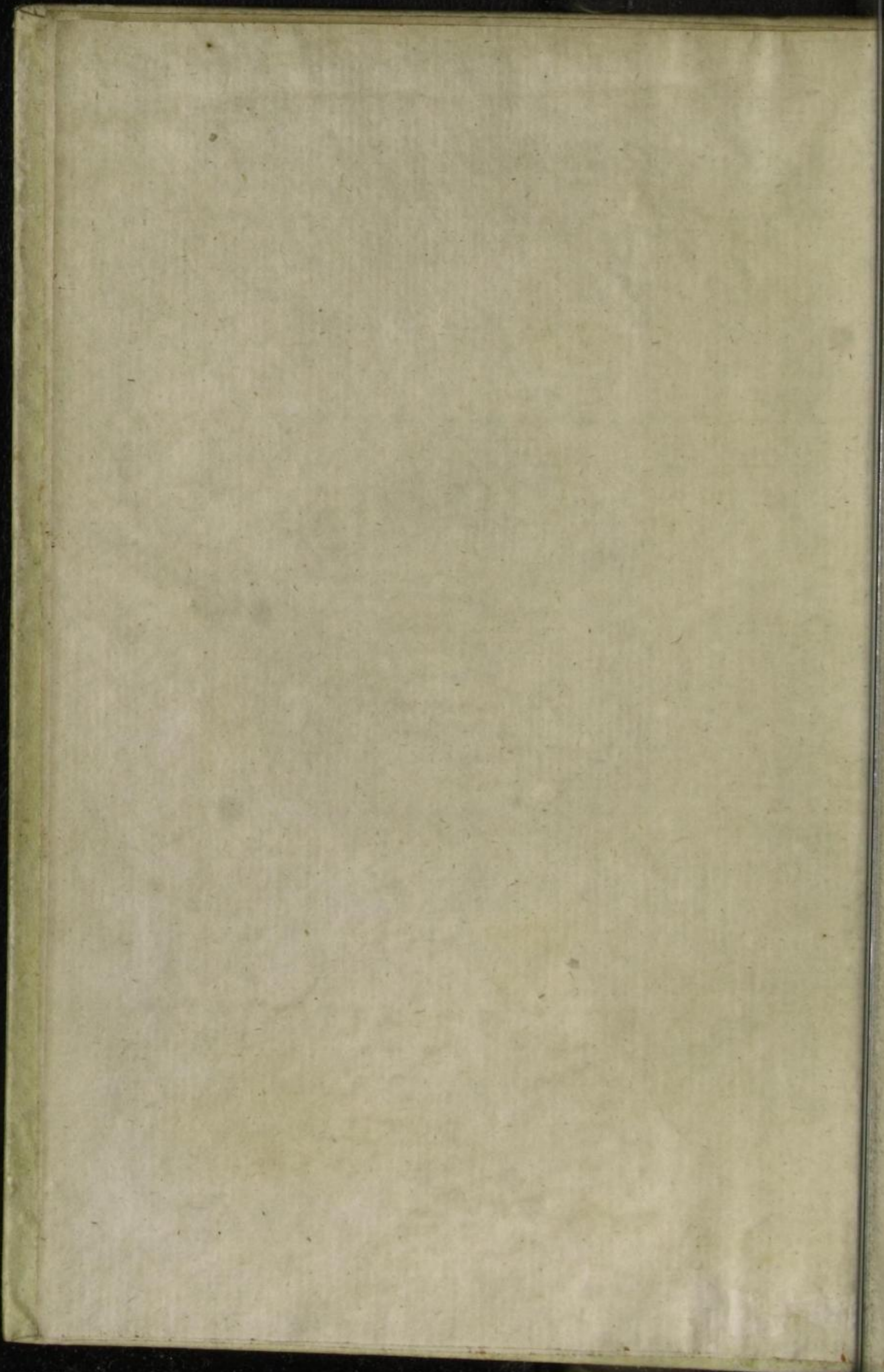
Landesbibl.

9887

7m.



4





DISCOURS
VI
SUR
LA GUERRE

*Amant, potent, ubi Adolescentiam
habuere, ibi Senectutem agant:
in convivis dediti ventri, et tur-
pissime parti corporis, Sudorem, pul-
verem, et alia talia relinquunt nobis.
Sallust: de bell. Jugurth.*

A BERLIN
chez SAMUEL PITRA
LIBRAIRE PRIVILÉGIÉ DU ROY
1765



Sächsische
Landesbibliothek
31. JAN. 1971
Dresden

AVERTISSEMENT.



Il a paru depuis peu un Ouvrage sous le titre d'Eloge de la Guerre. L'Auteur qui avoit rassemblé quelques idées sur cette matiere qu'il vouloit travailler avec soin, fut fort surpris de les voir imprimées, même avec la plus grande inexaetitude : il se flatte qu'on lui permettra de publier son Ouvrage sur le plan

A 2

*qu'il s'étoit formé. Il y a conservé
les mêmes pensées qui se trouvoient
dans celui qui a paru.*





DISCOURS SUR LA GUERRE.



Enchainés par les passions, les mortels ignorent tout bonheur que ces maîtres severes & flatteurs ne leur ont pas permis d'appercevoir. Esclaves dès le berceau, ils n'ont d'idées que celles qui leur parviennent par ces tyrans qui oppriment toutes les impressions que la raison pourroit faire sur le cœur de l'homme. La vérité même n'y trouve d'entrée qu'en flattant les passions, & les surprenant, couverte du voile de la fable, ou parée de la pompe d'une éloquence sublime. Cepen-

dant, quand même elle croit s'être frayé un chemin pour entrer au cœur & dans l'esprit, elle trouve des ennemis bien redoutables encore à combattre. Car, comme le monstre qui gardoit la toison, fit renaître de nouveaux défenseurs contre Jason, à mesure qu'il croyoit l'avoir vaincu; de même aussi les préjugés, enfans de la douce illusion, s'érigent en nouveaux défenseurs des passions à demi-vaincues. C'est sous leur ombre, & couvertes de leur bouclier, que les passions se raniment & reprennent de nouvelles forces; & que se soutenant mutuellement, elles opposent à la vérité des obstacles presque insurmontables: telle qu'une blessure, qui, loin d'abattre, ranime la fureur d'une bête féroce. Ce sont donc ces deux especes d'ennemis, vieilliss dans leurs travaux, mais qui malheureusement, loin de sentir la décrépitude, semblent s'affermir, à mesure que ceux qu'ils dominent, se trouvent appesantis sous le poids des années, qu'il faut combattre; tâche digne d'un Etre pensant, mais difficile à remplir! Il n'est pas aisé, je crois, d'abattre un ennemi vigilant & brave, armé des foudres de Mars, prêts à être

lancés ; mais il n'est pas moins difficile de faire revenir les mortels des erreurs, dans lesquelles les passions & les préjugés les ont entraînés. Car, au moment que l'homme commence à sentir son existence, on est pressé de plier cette jeune ame à des idées absolument contraires au bon sens ; & plus l'homme avance en âge, plus on nourrit ces préjugés qui, soutenus par le charme & la douceur qu'ils donnent aux passions, entraînent l'homme dans un abîme de faux raisonnemens, dont il ne peut se tirer qu'avec peine, & qui le font agir en conformité. D'où il arrive qu'il n'examine ses devoirs & toutes les actions de sa vie, que selon qu'elles flattent son goût ou qu'elles y répugnent, ou selon qu'elles correspondent avec ses préjugés. Ariste est donc discret puisqu'il aime à jouer l'homme d'importance. Lisippe fera généreux, pour entendre faire ses éloges par ces malheureux sur qui il répand ses bienfaits mercenaires. Théophile, trop commode pour commettre un crime, se croira un Saint ; tandis qu'Aristippe se moque de son Créateur & de ses Loix parce qu'elles le restreignent trop dans son penchant

immodéré pour les plaisirs. De même, César aime la guerre, parce qu'elle flatte sa vanité, & Calpurnius (a), parce qu'elle remplit sa bourse; un pauvre Campagnard la déteste, parce qu'elle ruine sa Campagne, & un Pédant qui ne décide que sur les apparences, & sur quelques sentences scholastiques apprises par cœur & mal comprises, vomit feu & flamme au seul nom de *Guerre*. Ce tableau suffit pour faire voir que l'un agit selon ses passions, & l'autre selon ses préjugés; & qu'ils se trompent tous, tant qu'ils ne regardent les actions humaines que sous ce seul point de vue. Il seroit trop long, & d'ailleurs ce n'est point mon but, de m'arrêter aux différens écarts de la raison humaine; j'ai choisi la Guerre pour la matiere de ce Discours, ne trouvant, hélas! que trop de fausses idées dont le gros du monde est rempli à son sujet.

Quoique la Nature avare ne m'ait point doué du sublime de Cicéron, ou de la naïveté de la Fontaine, je me flatte néanmoins de parvenir à

(a) Premier Consul qui commanda contre Jugurtha.

mon but, me fondant sur la force de la vérité toute simple, laquelle, quelque mal énoncée qu'elle soit, ne change point de nature; & j'espère pouvoir faire adopter aux uns le métier de la Guerre pour des raisons plus louables que la vanité, ou le vil intérêt, & faire moins haïr la Guerre à ceux qui décident sans raison contre elle.

Il ne sera pas nécessaire, je crois, de prouver, combien sont méprisables toutes les actions humaines, qui n'ont pour premier mobile que la vanité, ou l'intérêt. Tout homme gouverné par l'une ou l'autre de ces passions, sera incapable d'aucune bonne action, à moins qu'elle n'ait pour but le contentement de sa passion favorite. César fit à la vérité de grandes actions qui l'ont rendu digne de l'immortalité dont il jouit; mais, par ce fond de vanité qui est presque insurmontable dans celui qui le possède, il les a pour la moitié obscurcies, de sorte qu'on blâmera toujours l'acteur, pendant qu'on approuvera ses actions. L'envie de délivrer sa Patrie du joug de Pompée, fut un desir louable; mais hélas! combien ne perd-il pas de sa beauté, si l'on

envisage César comme Tyran du peuple Romain, ne le délivrant que pour être en état de le mieux opprimer; ainsi que la suite de ses actions l'a prouvé: de sorte qu'on peut dire presque pour certain qu'il auroit laissé Pompée tranquille, quoiqu'injuste possesseur du pouvoir suprême, s'il n'avoit cru trouver ses avantages en l'empêchant de parvenir à ce but. Alexandre éblouit par les actions brillantes de sa vie; il fait bien plus, il s'aquiert le surnom de Grand. Mais que devient-il, si l'on considère qu'il n'a répandu tant de sang que pour contenter son caprice, & qu'il a fait massacrer tant de braves Grecs comme victimes de sa vanité pour opprimer des Princes & des peuples innocens qui ne faisoient que défendre la juste possession des pays que leurs ayeux leur avoient laissés. Comment? Les hommes ne seroient-ils créés que pour contenter la vanité d'un seul d'entr'eux? Non, non; le sang humain est trop beau pour être versé à chaque instant, & pour ne satisfaire que l'envie de s'aggrandir d'un Prince faussement ambitieux. Il n'y a que la nécessité qui justifie un pareil procédé; & elle ne se trouve que quand un

Ennemi injuste veut faire des efforts pour opprimer un peuple innocent, & attaquer un Prince qui ne l'a offensé en rien. Cependant, quelque blâmables que soient ces génies remplis d'une fausse idée de la gloire, on ne doit point hésiter de les préférer à ces ames rampantes, qui ne desirent la guerre, ou qui ne la font, que pour s'enrichir. Il n'existe point de crime plus abominable & qui révolte tant la nature humaine. Ciel! qu'elle cruauté que de faire égorger tant de membres respectables d'un Etat & de la Patrie pour s'amasser un trésor! Comment est-il possible que de telles ames foyent l'ouvrage de la nature? Elles devroient être retranchées du nombre des vivans de la façon la plus affreuse: mais la nature dédaigne ces monstres, & les a en horreur. Même le prix de leurs bassesses crie vengeance au nom des malheureux qu'ils ont sacrifiés à leur avidité insatiable. L'or & l'argent qu'ils ont amassé par leurs cruautés répète la noirceur de leur crime; & les plaisirs qu'ils prétendent en retirer, doivent se changer dans un poison rongeur qui y mêle la plus affreuse amertume, pour anéantir ces Etres qui, quittant

la nature humaine , ne sont dignes que d'être comparés aux bêtes feroces. Oui, je le dis hardiment, & le dis en me fondant sur la justice de ma cause, que quiconque embrasse le métier de la Guerre dans ces horribles desseins, ou pour contenter sa vanité, ou pour amasser des trésors, doit être rayé de la liste des humains, & ne mérite que le plus souverain mépris, étant l'opprobre de la nature.

Mais, quoique je déclame contre ces esprits remplis de vanité, je supplie chacun de ceux qui voudront faire quelque attention à ce Discours, de ne point conclure de là, que je méprise l'ambition, ou l'amour de la gloire. Non, non, bien loin de moi cette injustice ! Je suis trop persuadé que ces deux qualités sont des aiguillons qui portent les hommes à l'exécution de leurs devoirs ; c'est pourquoi il faut les posséder, ou bien l'on jouera un triste & mauvais rôle sur le théâtre du monde : & je décide hardiment, sans crainte d'être contredit, que celui qui n'est point poussé par ces vertus, ne fera jamais digne de l'immortalité, ne faisant jamais des actions qui le distinguent à juste titre du reste

des humains. D'ailleurs l'ambition & l'amour de la gloire, quoique souvent confondus avec la vanité, en sont si éloignés, que quiconque possède bien les deux premières qualités, n'aura gueres lieu de craindre de tomber dans le défaut d'être vain. Car la vraie ambition consiste dans le desir de vouloir se distinguer du reste des humains par des actions vertueuses; & c'est en cela que l'honnête homme met sa gloire, qu'il lui est bien permis d'aimer. Cependant l'ambition & l'amour de la gloire seuls ne doivent point nous porter à faire la guerre; car souvent ils nous entraineroient insensiblement à en faire d'injustes. Mais, me direz-vous, quels sont donc les motifs qui doivent nous y porter? L'amour de la Patrie, chers amis, l'amour du bien public, qui nous portent à sacrifier, avec plaisir, nos biens & notre vie pour le soutien de l'Etat, & pour le bonheur de ses concitoyens. C'étoient ces nobles ressorts qui firent agir ces vertueux Romains, qui, quoiqu'avidés de gloire, étoient prêts à la sacrifier, si le salut de la République le demandoit. Ce sont là les ressorts qui doivent faire agir tout homme d'honneur, & lesquels

seuls donnent le poids à ses actions, & le rendent lui-même digne de louanges; au lieu qu'en tant qu'il n'est poussé que par des vues d'intérêt particulier, il fera des actions louables, mais il ne le fera point lui-même: tel qu'une plante médicinale, qui, quoiqu'elle opère de bons effets, ne laisse pas d'être désagréable en elle-même. Cependant, quelque clairs & naturels que soient ces raisonnemens, la plupart de ceux qui embrassent le métier des armes, n'ont rien moins que ce but en vue. Il est honteux pour la nature humaine, qu'elle puisse se démentir jusqu'à ce point; & il est triste de voir que tant de malheureux s'égorgent entr'eux, gouvernés par des principes si indignes de tout être doué d'une ame raisonnable. Ce sont malheureusement aussi ces mêmes principes qui, étant les plus communs, fixent l'attention de ceux, qui, sans raisonner, détestent la Guerre, & la regardent comme le plus horrible des malheurs qui pourroit exister, & comme le métier le plus méprisable de tous ceux qu'on pourroit embrasser. Ne fondant leur preuve que sur les malheurs qui sont causés par la Guerre, ils prétendent

qu'il n'y a rien de plus détestable qu'elle, & de plus blâmable que ceux qui la font.

Je conviens, que, si l'on ne fait attention qu'aux effets malheureux que la Guerre occasionne, la nature humaine ne peut que s'en effrayer. Les membres épars sur un champ de bataille, la fureur d'un Soldat féroce qui se baigne dans le sang de son ennemi, des veuves abandonnées, des orphelins sans secours, une ville en flamme, les cris des tristes habitans, chassés de leur demeure, ne sont que des objets qui doivent faire frémir d'horreur, & pénétrer de douleur toute ame sensible. Mais est-ce là la Guerre? Ce sont les tristes suites qui l'accompagnent, il est vrai; mais, quelque cruelles qu'elles foyent, elles ne doivent pas empêcher, si la nécessité le réquiert, d'avoir recours aux armes. La Guerre même, loin d'être un carnage & un objet qui fait frémir, n'est que la juste défense de l'oppressé contre un injuste oppresseur; elle est la vengeresse de la foi trahie; c'est le moment où une partie des sujets hazardent de perdre la vie pour le repos de leurs concitoyens, pour le soutien de l'Etat, & pour les avantages de leur

210

Maître. Car telles doivent être les raisons qui nous portent à faire la Guerre : dès qu'elle n'a point ces principes pour base, elle ne devient qu'un carnage; & au lieu d'être respectable, tout mortel doit la regarder avec horreur. Mais aussi, dès qu'elle n'est que la juste défense d'un peuple menacé de la tyrannie de son voisin, il n'y a rien de si innocent que la voie des armes, & même rien de plus louable que l'envie de parvenir à ce but. Les malheurs mêmes qui l'accompagnent, se font moins sentir, parce qu'ils en font éviter de plus grands encore, qui seroient inévitables. Les larmes de quelques veuves nous paroîtront inutiles, si nous considérons que, par la mort de ceux qu'elles pleurent, tout un Etat a été sauvé; une ville en flamme, les membres épars sur un champ de bataille, enfin tous ces objets, quoique toujours tristes, n'offrent plus un aspect hideux, si l'on voit que par eux tant de monde a été sauvé, & l'innocent protégé contre les insultes de son ennemi. Un Héros qui, d'ailleurs comme instrument de tous ces malheurs, devrait être l'objet de la haine publique, ne nous paroît être alors

alors

alors qu'un Ange tutelaire, envoyé par le Ciel pour délivrer les opprimés, & pour rendre les peuples heureux? Quelque bien fondés que foyent ces raisonnemens, ils ne suffisoient cependant point encore, pour faire respecter la Guerre par ceux qui la détestent, & ne les empêchent point de faire encore une objection contre elle, qui paroît avoir une ombre de vérité, mais qui la perd bientôt, si l'on y fixe un peu son attention. Ils prétendent que la Guerre invite aux crimes, les favorise & les nourrit. J'avoue qu'il seroit ridicule de soutenir qu'on n'en commet point, pendant qu'elle se fait; car rien n'est plus certain. Mais il me sera permis de demander, si l'on en commet moins pendant la paix? J'en doute; car tout homme qui est capable d'indignités & de crimes, saura certainement profiter des occasions que la paix lui fournit pour les exécuter tout comme de celles qu'il trouve dans la Guerre: la seule différence consiste dans ce petit point, que, dans le premier cas, il cache & peut cacher ses crimes, au lieu que dans l'autre, ils paroissent plus aisément au jour, par conséquent ils frappent davantage le

public, qui conclut hardiment que la Guerre en est la cause. Puis, voyant plus de crimes qu'à l'ordinaire commis dans ce coin de la terre où elle se fait, ils ne doutent plus que ce ne soit la Guerre qui y ait porté ces misérables. Quelle erreur ! Ceux qui font la Guerre, font-ce d'autres gens que ceux qui vivoient déjà avant qu'on la fît, & eurent-ils moins de mauvais penchans ? Non, sans doute ; ils auroient, sans contredit, commis tout autant de crimes dans les différens lieux de leur demeure, qu'ils l'ont fait pendant la Guerre ; mais ils n'auroient pas tant paru aux yeux du public, puisqu'ils ne se faisoient que secrètement, & par une ou deux personnes, au lieu que pendant la Guerre, où la nécessité oblige de ramasser de tous côtés des gens de toute espèce, ces misérables font un corps, & commettent, joints ensemble, ce qu'ils n'auroient fait d'ailleurs que séparément. Pour prouver ce que j'avance, je n'ai qu'à en appeller aux habitans de tout endroit du monde, qui conviendront généralement, qu'il n'y a point de jour, où ils n'entendent parler d'un meurtre, d'un vol, & de tant d'autres crimes ; car il est certain que

personne ne fera des félonies pendant la Guerre, qui ne soit naturellement fourbe, & qui l n'ait déjà dressé sa conscience à ne plus rien sentir, ou du moins à se taire en cas qu'elle fût encore trop délicate. D'ailleurs, la discipline militaire retient encore ces Vagabonds d'un nombre de crimes qu'ils ne manqueroient point d'exécuter, s'ils avoient leur liberté. Mais enfin, supposons que la Guerre occasionne bien des crimes, je crois cependant que le bien qui résulte d'une Guerre juste & fondée sur la droiture, répare tout le mal occasionné par elle. Non, non: toutes ces objections ingénieuses qu'on fait contre la Guerre, ne sont rien moins que fondées. On en sera pleinement convaincu, si l'on veut faire quelque attention sur les raisonnemens qu'on vient d'entendre. Mais je crois qu'on sera bien étonné encore, si je prouve que la Guerre peut avoir des avantages pour la société. Il est connu que toute chose, & que même le mal, a son bien; il est donc indubitable aussi que la Guerre doit l'avoir, comme toute autre action humaine. Cependant le bien qu'elle peut avoir pour la société, ne donne point encore de droit de la

commencer à chaque instant ; mais du moins prouvera-t-il, que la Guerre n'est point si détestable qu'on la fait, & qu'outre qu'elle défend l'innocent, elle a encore des parties qui la rendent estimable & louable.

On peut d'abord regarder comme telle l'influence que l'étude de son art a eue sur d'autres Sciences, comme sur la Mécanique & sur la Physique, qui ont été sans contredit perfectionnées par la nécessité où l'on s'est trouvé de les employer dans la Guerre, & par les expériences qu'on a eu lieu de pouvoir y faire, & auxquelles les différens effets de la poudre, des bombes, &c. ont donné lieu. D'ailleurs Archimede, ce célèbre Mathématicien, l'inventeur, pour ainsi dire, de cet art, n'en trouva les principes que dans les travaux militaires ; ce qui le mena plus loin, & lui fit frayer enfin le chemin à ses successeurs dans cet art, qui, trouvant déjà le fondement jetté, n'avoient qu'à ajouter ce qui manquoit encore à la perfection de cet art si utile à la société humaine. Déjà d'autres avant moi ont reconnu l'utilité de l'étude de l'art de la Guerre pour l'Etat. Cicéron même dit, dans un endroit

de ses Ouvrages, que *l'étude de l'art de la Guerre* préside à toutes les autres; que la patrie, la liberté, les Citoyens & les Rois même, ne sont soutenus que par la protection des vertus militaires; & que c'est sous leur tutèle qu'ils croissent & s'affermissent. Ces paroles sont si vrayes, que je crois que personne ne les révoquera en doute. Car quel est l'homme qui n'ait remarqué, en parcourant l'Histoire, que tous ceux qui n'ont point étudié cet art, se sont égarés à chaque pas qu'ils ont fait dans la Guerre: elle leur tient lieu d'un labyrinthe, & la honte, fuite immédiate de l'inapplication, qui les y déchire, est aussi indomptable, que le Minotaure; au lieu que l'étude de cet art les y fera marcher aussi sûrement, que Thésée avec le fil d'Ariadne, & leur servira pour vaincre la honte qui les voudroit accabler. D'ailleurs, il n'y a gueres aussi de science qui exerce, & étende tant l'esprit humain, que celle de la Guerre; car il est prouvé que celle qui force l'homme à faire le plus d'efforts, pour parvenir à son but, est celle qui étend le plus le génie: & voilà le cas de la science de la Guerre; car elle demande toujours plu-

fiereurs qualités à la fois; au lieu que les autres n'en requierent qu'une seule. Aussi n'y en a-t-il aucune autre qui ait produit des Césars, des Scipions, des Annibals, des Turennes, & des Eugenes. Ils ont à la vérité en revanche un Platon; mais nous ne connoissons de lui que l'assiduité à la recherche de la vérité, de même qu'un Demosthene, qui ne brille que par son éloquence, un Socrate, & un Seneque par leur fermeté, & un Locke par la justesse de son raisonnement. Mais toutes ces qualités, quoiqu'étant sans contredit très grandes, ne se trouvoient pourtant pour l'ordinaire, que seules dans ceux qui les possédoient; ou du moins la science qu'ils exerçoient, n'en demandoit pas davantage: au lieu que les Héros que je viens de nommer, rassembloient en eux seuls tant de grandes parties qui les distingueront toujours du reste des humains. Car il est certain que, pour être bon Général, il ne faut point se contenter d'un talent, mais il faut tâcher d'en acquérir plusieurs. D'abord, il faut du courage. L'activité est absolument nécessaire; sans quoi on laissera échapper les plus belles occasions de se rendre utile à l'Etat, son

salut dépendant dans la Guerre souvent d'un seul moment. Ici il faut de la promptitude comme suite naturelle de l'activité : là de la prudence pour restreindre ces deux dernières qualités, qui, si elles n'étoient modérées par celle-ci, feroient faire des extravagances, & deviendroient dangereuses au lieu d'être utiles. Ici de la présence d'esprit, sans quoi il ne fera jamais rien au monde qui soit digne d'être remarqué, & au premier cas inattendu qui lui surviendra, & qui l'obligera à changer de desseins, il sera dérouteré, il perdra le fil de ses raisonnemens, il glissera, il tombera, il entrainera dans sa chute toute l'Armée, que dis-je, tout l'Etat; là un sang froid, mêlé de la plus fine vivacité; & à chaque pas qu'il fait dans la Guerre, il doit rassembler toutes ces qualités, & ne manquer d'aucune. Je ne crois point qu'on puisse me nommer quelque métier, ou quelque science, où l'on ait jamais besoin de pratiquer si fréquemment tous ces talens en un même moment : car, dans toutes les autres occupations de la vie humaine, on a le tems de réfléchir, & de prendre son parti après une mûre délibération; au lieu que, dans la

Guerre, il arrive à chaque instant des événemens, qui dérangent tous nos projets, & nous forcent de prendre sur le champ un autre parti, nous menaçant de la plus grande honte, si nous ne choisissons le meilleur. Cela prouve assez, je pense, que la science de la Guerre exerce, plus que toute autre, l'esprit de l'homme. Aussi tout sujet qui l'aura bien étudiée & bien pratiquée, pourra encore être utile à l'Etat de bien d'autres façons qu'en combattant simplement pour lui, puisque son esprit est accoutumé à digérer ses idées, à prévoir les événemens, & à chercher des moyens pour les diriger, & empêcher les mauvaises suites qu'ils devroient avoir naturellement.

Outre cet avantage que la Guerre peut avoir pour la société, elle a encore celui de nourrir une infinité de gens qui se trouveroient d'ailleurs sans pain ; car d'abord, il n'y a presque point de métier, sur lequel elle n'ait son influence, ce que l'expérience journalière nous confirme, & qu'il seroit trop ennuyeux de détailler. Ensuite, combien de gens sont entretenus en se faisant soldats, qui, sans ce métier ne fauroient quel

parti embrasser, & périroient de faim, au lieu que, de cette maniere, ils trouvent le moyen de se nourrir du moins honnêtement, & de ne point être un fardeau pour l'Etat; & ceux qui gouvernent les peuples, trouvent celui d'employer pour son bien des fainéans, & souvent des vauriens, qui en troubleroient le repos, s'ils n'avoient point d'occupations, & s'ils n'étoient soumis à la sévérité des loix; au lieu que, par la discipline militaire, on les retient, pour ainsi dire, dans des chaines qui les empêchent de troubler l'Etat, & on les porte à contribuer malgré leur inclination naturelle à son salut & à son repos. On me répondra sans doute que nos ancêtres n'avoient jamais de soldats pendant la paix, & que cependant ils vivoient en repos, & avoient trouvé moyen de se nourrir. Je ne disconviens pas du premier point, car il est connu; mais pour le second, je n'ai qu'à nommer les Vandales, les Piétes, les Celtes, les Saxons, & tant d'autres Nations, qui prouveront le contraire; car ils se trainoient d'une Province à l'autre, ravageant la premiere qui leur tomboit entre les mains; ce qui confirme que le métier

des armes est une ressource certaine pour l'Etat, pour pouvoir se garantir des incursions de ses voisins, & des troubles intérieurs auxquels il est d'ailleurs sans cesse exposé.

La Noblesse même ne sauroit quel métier embrasser, si celui des armes n'existoit point : elle se verroit réduite à travailler en simple paysan ; ou bien, si elle étoit assez riche, pour n'avoir pas besoin de travailler elle-même, elle vivroit en fainéant, ne s'occupant absolument de rien de solide ; caractère indigne de tout être raisonnable, & doué d'une ame capable de quelque finesse de sentiment. Elle ne tâcheroit qu'à contenter ses caprices, & n'emploieroit son argent & son tems qu'à s'abandonner au luxe & à la volupté, les vices les plus dangereux pour l'Etat, s'ils prennent le dessus. Mais heureusement la Guerre en corrige aussi ; ce qu'on peut hardiment compter parmi les avantages qu'elle peut avoir pour la société. Car il est certain, que, tant que les armes sont les plus estimées, & qu'on ne pense qu'à plier son génie de ce côté, le luxe ne prend jamais le dessus, mais se trouve négligé & bientôt entièrement abandonné ; au lieu que,

dès qu'un peuple n'a de longtems pas fait la Guerre, il s'adonne aussitôt à cette passion si dangereuse pour l'Etat; de sorte qu'on ne croit voir que des filles gâtées, là où l'on voyoit autrefois des hommes d'un caractère & d'une fermeté mâle. D'ailleurs, le bruit des armes ne laisse point le tems aux esprits qui auroient naturellement quelque penchant pour le luxe, de s'y abandonner entierement; de sorte qu'on pourra être persuadé que jamais il ne s'introduira dans un Etat où l'on respecte le militaire, & où l'on tient toujours les peuples dans cette idée qu'à tout moment ils pourront être dans le cas de se voir obligés à faire la guerre. Cette idée les soutient dans l'industrie, & les tient en action; au lieu que, dès qu'ils se croient enfévelis dans une paix profonde, ils ne s'abandonnent qu'à leur goût pour le luxe, sur lequel la fainéantise suit immédiatement, & bientôt la ruine des particuliers, & enfin peu de tems après celle de tout l'Etat. L'exemple si souvent cité du peuple Romain, confirme ce que j'avance: tant qu'il travailloit, qu'il cultivoit le métier des armes, & qu'il faisoit la Guerre, il croissoit de jour en

jour, & produisit des Scipions, des Emiles, un Cincinnatus, un Publicola, & tant d'autres grands génies qui se vouoient entierement au salut de la République; de sorte qu'en peu de tems, cette Ville, par dessus les murs de laquelle on pouvoit sauter lors de sa naissance, se vit la maîtresse du Monde; au lieu que, dès que le luxe commença à y gouverner, il ne parut que des fainéans, ou des esprits inquiets, prêts à troubler l'Etat, dès que la jalousie les y portoit: & si la République produisit un César, ce ne fut que pour se donner un Maître, le génie Romain se trouvant trop foible, pour pouvoir gouverner ce peuple par lui-même; & l'on vit tomber la République avec autant & même encore plus de promptitude, qu'elle ne s'étoit aggrandie; de sorte que, dans nos tems, ce même peuple qui produisit autrefois des hommes si illustres, ne produit maintenant que de malheureux mutilés qui, au lieu de tâcher à ressembler à leurs ayeux, ne font que représenter sur des Théâtres leurs antécédents, pendant que les spectateurs devroient rougir chaque fois qu'ils les voyent paroître sur la Scene, de n'être plus capables de former des

génies pareils à ceux qui avoient élevé la République à ce haut degré de gloire, qui les rendit si respectables à tout l'Univers; & au lieu qu'on vit autrefois ce même peuple gouverné par un Sénat juste & prudent, on le voit maintenant en proie à une foule de Prêtres, qui le laissent croupir dans l'ignorance & dans l'inaction, afin d'en pouvoir mieux tirer leurs avantages. Voilà les suites du mépris des armes; voilà la ruine d'un Etat, qui, s'abandonnant au luxe & à la fainéantise, devient le plus méprisable, tandis qu'il ne tenoit qu'à lui d'être le plus grand & le plus respectable.

La République d'Hollande confirme tout ce que nous avons dit de la République Romaine; car quel fut le ressort qui la porta à ce point d'élévation, dans lequel elle se soutient encore? Ne fut-ce point la Guerre? C'étoit elle qui forma l'esprit d'un Prince d'Orange & de tous ces grands hommes qui se mirent pour lors à la tête des affaires. Aussi, tant qu'elle respectera les armes, & qu'elle les nourrira, on pourra dire, sans passer pour Prophète, qu'elle se soutiendra, ou rendra sa ruine bien difficile à celui qui la

voudroit entreprendre ; au lieu que, dès qu'elle s'abandonnera au luxe, on verra bientôt la rapidité de sa chute, & tous les grands & beaux travaux d'un Prince d'Orange aussi inutiles que ceux de ces illustres Romains qui sacrifioient leurs biens, leur bonheur, leur famille, & enfin tout au bien de la République : car il n'y a certainement pas d'ennemis plus irréconciliables que la Guerre & le luxe. Celui-ci, tel que le pavor, assoupit l'esprit de l'homme, au lieu que l'autre le tend, l'éleve, & le rend capable de tout entreprendre ; l'un est le chemin du mépris, l'autre de l'immortalité ; l'un ruine un Etat, l'autre le soutient ; enfin l'un est l'ennemi de la vertu, l'autre son appui & son protecteur. Cela paroît à la vérité fort difficile à prouver ; cependant je le hasarderai, m'exposant peut-être à me voir contredire ; mais sans m'en laisser convaincre pourtant. Je dis d'abord, que toute chose qui rend un sujet utile à sa Patrie, est louable, & que si un sujet remplit les devoirs qu'il lui doit, il est vertueux : il est aussi indubitable, que le métier de la Guerre oblige l'homme à rendre le plus grand service à la Patrie,

en lui ordonnant de sacrifier, même sa vie, si le bien de l'Etat le requiert, & le force, pour ainsi dire, à le faire; donc elle encourage la vertu, & y porte les peuples. Elle défend aussi les innocens; car c'est, ainsi que nous l'avons dit, le but dans lequel on doit la faire. Il est donc vrai, sans contradiction, qu'elle protège la vertu, & qu'elle est son appui, puisqu'elle y porte les peuples. Le luxe au contraire, ne porte l'homme à aucune vertu, mais émouffe en lui tout sentiment, & lui donne une dureté de cœur, qui le rend insensible aux malheurs de ses concitoyens, lui présentant des charmes qui l'endorment & le rendent insensible aux malheurs de son prochain, lui faisant appercevoir tout malheureux aussi heureux que lui; pendant qu'il crève de jalousie contre ceux qu'il croit pouvoir encore mieux contenter leurs passions que lui; de sorte qu'il employe tous les moyens pour parvenir au même but, & se contente des plus indignes, si les autres lui sont refusés. Mais la Guerre ouvre, même pendant qu'elle se fait, le plus beau champ à toutes les vertus dont un mortel soit capable; car à tout moment la fermeté, la mi-

ricorde, la grandeur d'ame, la générosité, la charité, & tant d'autres qualités y peuvent briller, chaque instant nous offrant un objet qui nous donne lieu de suivre une de ces vertus, ainsi que tous ceux qui ont fait la Guerre avec quelque jugement & quelque finesse de sentiment, le pourront attester. D'ailleurs, tant d'exemples célèbres de l'antiquité, & aussi de nos jours, augmentent la force de cette vérité. Pompée, qui quitte son esprit de vengeance, & chasse un traître qui par une trahison vouloit mettre en son pouvoir ses deux plus grands ennemis; César, généreux envers Arioviste qui le trahit; Alexandre, consolant la mere de Darius, & pleurant la mort du fils de son ennemi; Epaminondas refusant des préfens qu'il devoit mériter par une lâcheté; & Scipion qui sacrifie son fils au bien de sa Patrie, prouvent suffisamment, que la Guerre, loin d'endurcir le cœur humain, le peut rendre capable des plus louables actions, & lui en fournit même l'occasion.

C'est encore elle qui relève les talens les plus cachés, & tire du néant des génies heureux, cachés sous la poussiere. Preuve, un Marius,

un

un homme de la lie du peuple, qui n'étant pas même Romain, parvint cependant par ses vertus militaires jusqu'à sept Consulats. Sans la Guerre peut-être n'auroit-on jamais pensé à lui; peut-être se feroit-il oublié lui-même, & doutant de sa capacité, eût manqué de cultiver son génie, ne trouvant aucune occasion où il auroit pu croire d'en avoir besoin un jour; car aucun emploi ne fournit tant d'occasions à se distinguer que la Guerre, où le moindre soldat peut faire des actions qui le font connoître par toute l'armée, qui le poussent, & qui le mettent au plus haut rang; ainsi que les exemples des Romains, Scipion, Fabert, Toiras, & Lesdiguières, nous le prouvent; de même que celui d'un François Sforce qui, de fils de Cordonnier qu'il étoit, devint Général d'Armée, & de Spinola qui, de pauvre Campagnard, se poussa jusqu'aux premiers grades militaires. Sans la Guerre tous ces génies se feroient rouillés; Spinola, au lieu de commander à tant de milliers de gens, n'auroit commandé qu'à des choux, & au lieu de la liste de ses victoires, il n'en auroit eu qu'une

de ses bestiaux. Je crois que tout le monde fera persuadé, qu'il est toujours plus glorieux & plus louable, de vaincre les ennemis de sa Patrie, & de lui procurer le repos de la paix par ses travaux, que de ne s'amuser toute sa vie qu'à cultiver quelques arpens de terre. Bien loin de blâmer cette occupation, je la loue plutôt, mais je ne la trouve cependant convenable qu'à un génie borné, qui sans cela se trouveroit déscœuvré, & ne rendroit aucun service à la Patrie; au lieu que de cette façon le prix de ses travaux ferviles lui devient du moins utile. Mais, pour un génie un peu plus étendu, cette carrière est trop bornée; il lui faut une occupation digne des talens que la nature lui a donnés; car la nature qui, ainsi que l'expérience nous le prouve, n'a rien fait sans raison, ne voudra pas non plus qu'un si bel ouvrage que celui d'un heureux génie, reste dans l'imperfection & dans l'oubli.

Il est donc certain, que, comme le métier de la Guerre est celui qui fournit le plus d'occasions, pour atteindre ce but, il est aussi sans

contredit, le plus estimable. Aucun homme à talent, ne l'a dédaigné, mais tous s'y sont voués, ou l'ont respecté. Cicéron même, ce grand Orateur des Romains, qui gouvernoit toute la République par sa langue, ne se crut digne de monter sur la Tribune aux harangues, qu'après qu'il fut monté sur les murs de Nole, & ne s'appliqua même à l'éloquence, que lorsque l'ennemi de la paix, ainsi qu'il le dit lui-même, l'empêcha de servir la République par les armes. Oui, encore comme Consul, il se crut heureux de pouvoir chasser les ennemis des Romains dans un fleuve, déjà célèbre par la victoire qu'Alexandre y avoit remportée (a); faisant voir par là, qu'il lui paroïssoit encore plus beau de servir la République par ses actions, que de l'y encourager seulement par des discours; ainsi qu'il le dit lui-même dans son Dialogue de l'Orateur (b). Il n'y a

(a) Il gagna une petite bataille près de l'Issus.

(b) *Quis enim est, qui si clarorum hominum*

non plus point de Roi qui l'ait été, du moins vraiment, (car le reste n'est qu'une foule de fantômes de Rois,) qui ait dédaigné de se mettre à la tête de ses armées, & de respecter & de distinguer ceux qui se vouent à ce métier. Cela doit porter tout sujet en général, & particulièrement tout homme distingué par sa naissance, à s'y vouer, ce métier étant celui qui le rend seul digne des avantages que la nature lui avoit donnés, avant qu'il les ait pu mériter, mais certainement aussi dans le dessein de l'encourager à se distinguer par ses talens, si elle l'a distingué par la naissance; lui faisant d'ailleurs trop bien comprendre, que, sans vertus & sans talens, les Grands sont non-seulement tout autant, mais même beaucoup moins, que les derniers des hommes. Ils ne doivent donc point s'imaginer, que

*scientiam, rerum gestarum vel utilitate, vel
magnitudine, metiri velit, non anteponat ora-
tori imperatorem. Cicer. Dial. de Orat. Lib. I.*

c'est remplir leur destinée, que de passer leur vie dans l'anti-chambre d'un Ministre favori, pour obtenir un titre qui les exclue de tout devoir d'un bon Citoyen, & qui leur procure la liberté de vivre comme s'ils ne vivoient point, de croupir dans l'ignorance, & d'ignorer leur existence. Ces fainéans passent, ainsi que Salluste le dit, leur vie en voyageurs, & n'osent voir sur leur tombeau que ce honteux Epitaphe: *Alcidor naquit, prit femme, fit quelques enfans, & rien de plus; & mourut aussi sage & utile à sa Patrie, qu'il le fut le premier jour de sa naissance.* O honte pour la nature humaine de produire de pareils rebuts de son être! O encouragement pour tout homme à tâcher de s'arracher de cette classe indigne des mortels! Non, non, chers amis! ne suivons point ces honteux exemples. Suivons plutôt les traces des Turennes, des Condés, & de tous ces génies illustres, qui sont l'ornement du genre humain. Courons où la gloire nous appelle, & puis ceints des lau-

riers, qu'elle nous présente, montons au Temple de l'immortalité, pour y jouir des fruits de nos travaux.



